

L'AVARE ET LE DIABLE !

LÉGENDE



PIERRE Janin, bourgeois de Septmoncel, dans le haut Jura, n'était point réputé comme un homme généreux. Il était fort dur au pauvre monde et si quelque fermier ne pouvait, au jour dit, payer son loyer ou sa redevance, aussitôt Pierre, sans se fâcher, froidement, faisait saisir et vendre à l'encan le mobilier

souvent chétif du débiteur.

—Les temps sont durs, répétait il toujours, pour excuse.

On disait aussi, mais pas trop haut, cependant, qu'il prêtait à gros intérêts. Il faisait avec la Russie on ne savait trop quel commerce : celui de la contrebande peut être. Quoi qu'il en soit, Janin était riche, et plus ses biens s'accroissaient, plus son avarice se montrait sordide : sa femme et sa fille manquaient parfois du nécessaire.

—Il faut tondre seulement la laine et ne pas toucher à la brebis, ne manquait-il jamais de répondre lorsqu'on lui faisait quelques observations sur sa manière de vivre.

Ah ! il était bien loin, le vieil *intéressé*—comme on disait au village—d'écarter ses biens-fonds. Trois fois par an, en sa qualité de notable, Pierre Janin devait offrir le pain bénit à l'église de la paroisse. Il est à remarquer que, malgré sa ladrerie, jamais il n'avait cherché à se soustraire à cette obligation morale. Non point qu'il fût vraiment religieux : c'était l'habitude prise, voilà ; et puis, il n'eut point osé.

Il est vrai que pour se rattrapper de cette dépense extraordinaire, il veillait à ce que, dans son intérieur, on fit des économies. Ce qu'il entendait dire par là était de manger et de boire moins que d'habitude, ce qui constituait alors pour les siens une véritable privation.

Voilà ce que c'était que Pierre Janin.

Or donc, un soir de septembre, maître Janin, après un frugal repas, prenait le frais devant sa porte. Sa femme et sa fille tricottaient à qui mieux mieux sous l'œil attentif de leur époux et père, satisfait de voir qu'elles n'étaient point *faignantes*.

—Il fait *bin bon*, ce soir, femme, dit-il enfin après un long silence, il y a longtemps, *parquid* ! que nous avons eu si belle soirée.

—*Hein donc* ! mon homme, repartit la tricoteuse sans quitter son travail qu'elle parut au contraire vouloir activer encore.

Et la conversation ainsi ébauchée tomba. Les deux époux semblaient n'avoir plus rien à se dire. Pierre n'était pas loquace. Les paroles n'abondaient pas à ses lèvres que quand, voulant conclure un marché, il cherchait à tromper son acheteur ou à persuader son vendeur.

Tout à coup, auprès de Janin passa en courant, une petite fille qui chassait quelques chèvres devant elle, s'écria en se retournant, à la fois curieuse et troublée :

—Un seigneur ! un beau seigneur !

La famille, d'un seul mouvement, se leva et regarda.

A l'extrémité de la rue, en effet, un gentilhomme de haute stature, feutre roux à larges bords orné d'un plume rouge énorme, bottes également rouges et l'épée au côté, se détachait vigoureusement sur le ciel d'un bleu sombre. Il tenait à la main une bride et une selle de cheval.

Lorsqu'il arriva, il s'arrêta, et, poliment s'avança vers le groupe.

—Messire, dit-il, ma monture vient de mourir de fatigue sur la grande route, à quelque distance. Je suis pressé et je désirerais en acheter une autre pour gagner Genève où je suis attendu. Vous plairait-il de me dire qui, dans ce pays, pourrait me vendre le cheval dont j'ai besoin ?

—Holà ! monseigneur, repartit le madré paysan, il n'y a guère de chevaux à Septmoncel : s'il s'agissait de bœufs ou de vaches, il ne serait point difficile de vous satisfaire ; mais des chevaux, c'est plus rare, beaucoup plus rare.

—Enfin, il y en a bien quelques-uns dans le pays, et je paierai bien.

—J'en ai deux, moi, monseigneur, et je pourrais, après tout, vous en céder un.

—Allons le voir.

—Oh ! ne vous dérangez point ; on va vous l'amener, se récria Pierre.

Et s'adressant à sa femme.

—Mélanie, dit-il vivement en son patois qu'il croyait inintelligible pour l'étranger, va chercher la jument. Voilà une fameuse occasion de s'en défaire, une si méchante bête.

Mélanie courut à l'écurie et revint bientôt traînant derrière elle la jument, une vieille bête encore solide mais passablement tarée et qui, aux champs, n'en voulait pas donner un coup, comme disait son maître à tout propos, quand il parlait, mais employant un autre verbe plus énergique.

—Hum ! fit le gentilhomme, à la vue de la jument, m'est avis que votre bête ne vaut pas grand argent.

—Comment ! protesta le maquignon improvisé, une bête pareille, travailleuse comme pas une et qui ne mange presque rien.

—Oh ! quant à ne rien manger, je le crois volontiers, répliqua l'étranger, en riant d'un air moqueur ; car elle est maigre à faire pitié. Le diable lui-même ne saurait, je gage, lui rendre la vigueur. Enfin, n'importe, il me faut un cheval et je prends celui-là ; combien en voulez-vous ?

—Dix-huit ducats, monseigneur.

—Peste ! ce n'est pas rien, compère.

—J'ai dit ; pas un sou de moins.

—Je n'ai sur moi que douze ducats : mais, si vous voulez, je vous laisserai en gage de surplus la chaîne d'or que voici.

Et le gentilhomme présenta à l'avare une superbe chaîne d'or valant bien à elle seule quarante ducats.

—J'accepte, monseigneur ; mais il demeure entendu que si dans un mois, jour pour jour, vous ne m'avez pas payé les six ducats que vous me devez encore, la chaîne m'appartient.

Quelques paysans s'étaient groupés à une courte distance pour voir de plus près le bel inconnu.

—Accordé, fit celui-ci.

—Vous êtes témoins, voisins, s'exclama alors Pierre Janin, en interpellant les curieux qui se rapprochèrent.

—Nous sommes témoins, firent-ils.

C'était marché conclu.

Sans ajouter un mot, l'étranger harnacha lui-même sa jument, avec précaution, lui passa doucement la main sur le cou et se mit en selle.

La jument hennit avec force ; elle semblait raie aux yeux de tous ; elle secoua la tête à plusieurs reprises, huma le vent, et, à la stupéfaction des spectateurs qui, depuis plusieurs années la voyait cheminer lourdement, la tête basse, elle partit ventre à terre, dans un tourbillon de poussière et de flammes—de vraies flammes.

—Au revoir, à bientôt, mon vendeur, s'écria l'étranger, en ricanant d'une façon singulière.

Pierre Janin demeurait cloué au sol, la bouche ouverte, le corps penché en avant, les bras ballants.

—C'est cependant bien ma jument, ma vieille jument, fit-il en à-part.

—Hé ! morguienne, oui, ce l'est, approuva l'un des voisins. Mais comme elle file ! elle va d'un train d'enfer... Il faut voir ça pour y croire.

Le gentilhomme et sa monture disparurent dans la vapeur du soir.

Mais on entendait encore au loin le galop échelonné de l'animal.

* *

Le lendemain, au saut du lit, l'avare n'eut rien de plus pressé que d'aller contempler ses ducats tout neufs, et surtout la belle chaîne dont il avait rêvé toute la nuit.

Quel gros bénéfice ! Seigneur ! si le voyageur ne revenait plus ou revenait après le délai convenu.

Il ouvrit lentement, avec soin, en souriant, les yeux écarquillés d'aise, la cassette de noyer poli où il avait mis, la veille, le gage de l'étranger. Mais ce qu'il y trouva lui fit dresser les cheveux

sur la tête ; il poussa un cri et tomba à la renverse.

—Plus rien, plus rien ! bégaya-t-il, en montrant la cassette d'un geste désespéré ; de la cendre et du plomb. Je suis volé !

Et dans un hoquet de fureur, il rendit l'âme.

Au fond de la cassette ouverte étaient écrits ces mots, en lettres rouges encore brûlantes, que le magister du village vint lire devant tous.

“ Pierre Janin a voulu voler le diable. C'est le diable qui l'a volé. L'âme de l'avare, et l'homme sans pitié pour le pauvre, est attendue en enfer, où elle a sa place marquée pour griller pendant l'éternité, et où elle descendra au moment où Janin ouvrira la cassette pour y admirer et désirer injustement le bijou de

SATAN.

Quant à la femme et à la fille de Janin, elles crurent devoir se dispenser de porter le deuil d'un damné qui, du reste, de son vivant n'avait guère été tendre pour elles. La fille se maria bientôt à un gars de Morez, qui pour purifier une maison où était mort si tragiquement un réprouvé, l'offrit au curé de Septmoncel, qui la convertit en presbytère et en école.

Jamais, au grand jamais, le diable n'y fit voir le bout de ses griffes, ce à quoi il n'eut certainement pas manqué si la descendance de l'avare ne l'eut pas consacrée à un usage pieux.

Ce fut du moins, pendant longtemps, à Septmoncel, l'universelle croyance.

L.***

ARCHÉOLOGIE

UN PROBLÈME DE PALÉOGRAPHIE

Il existe, sur une des absidioles de l'église Saint-Hilaire (France), une inscription dont on cherche depuis longtemps l'explication, dit notre confrère du *Cosmos* ; nous en donnons ci-dessous un fac-simile.

GUALTER REPT
S+NMEECEQVSTE
HGOMENS
GRAMMAS
NEPOS[OMP]O
SVITISTAS

M. l'abbé Delaforest, ancien curé de Saint-Hilaire, propose celle-ci, qu'il soumet au jugement des savants :

“ Gualter a été déposé sous cette croix dans le mur de l'église que Gualter lui-même a faite.

“ Hugo le monnayeur, son neveu, a composé cette inscription.”

Nous faisons appel à la science de nos lecteurs pour contrôler l'explication donnée par le vénérable prêtre.

Prière d'adresser les communications à monsieur le directeur du *Cosmos*, 8, rue François Ier, Paris (France).

Simple question :

—Quels sont les cours d'eau doués d'un mauvais caractère ?

— ???

—Ce sont les ruisseaux, qui murmurent !

Les livres les plus populaires sont certainement, l'*Ami des salons*, les *Lettres d'un étudiant*, le *Pater*, les *Farces de Piron*, 10 cents chaque. En vente partout et chez les éditeurs, G. A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.